

AMY HARMON

CE QUE  
MURMURE  
LE VENT

ROMAN



CHARLESTON

---

AMY HARMON

---

## CE QUE MURMURE LE VENT

*New York, 2001.*

Pour respecter les dernières volontés de son grand-père adoré, Anne Gallagher fait le voyage de Brooklyn jusqu'à Dromahair, un petit village du nord de l'Irlande, afin de disperser les cendres de son aïeul sur sa terre natale. Avalée par le brouillard au milieu du lac où elle lui fait ses derniers adieux, elle est victime d'une mystérieuse attaque...

Quand Anne se réveille, elle est en 1921, dans le domaine de ses ancêtres où tous semblent penser qu'elle est son arrière-grand-mère disparue lors de la sanglante Insurrection de 1915. Perdue au cœur des heures les plus sombres de l'histoire irlandaise, alors que grondent déjà la guerre civile et le chaos, la jeune femme du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle doit tout réapprendre.

Déchirée entre son désir de retrouver la vie qui était la sienne et la folle liberté que lui offre ce nouveau départ, Anne réussira-t-elle à trouver sa place ?

Avec une précision historique remarquable et une écriture d'une grande élégance, Amy Harmon nous offre, à travers un pan étourdissant de l'histoire irlandaise, une éblouissante épopée familiale.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-36812-622-6



9 782368 126226

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Faceout Studio, Lindy Martin



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

## LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai adoré les personnages, l'intrigue, le lien si fort entre Anna et son grand-père. Ce roman m'a émue au point que j'ai versé des larmes. » Chloé, de @lire\_encore

« C'est un roman fabuleux, passionnant, écrit avec une plume merveilleuse qui nous transporte. Je ne peux que vous recommander cette impressionnante histoire. »  
Katia, de @pauselectures

« Anne est un personnage auquel je me suis attachée très rapidement grâce à sa douceur mais également à son indépendance et à cet amour qu'elle voue à ce qui l'entoure. »  
Fanny, de @madelit\_et\_des\_livres

« Un réel coup de cœur, un passionnant roman historique mêlé à un brin de fantasy qui vient apporter toute sa fraîcheur au récit. » Adéline, de @livrovore

« Nous sommes propulsés dans une époque si peu lointaine et qui pourtant nous paraît être à des années-lumière. C'est un bel hommage à l'Irlande et à son peuple qu'Amy Harmon nous livre. » Tiphaine, de @je.lis.mes.envies

« Un récit intemporel qui mêle la petite histoire à la grande histoire. La plume d'Amy Harmon est tout simplement magique. Coup de cœur pour ce récit qui restera gravé dans mon cœur. » Christel, de @les\_\_miscellanees\_de\_cookie

« L'autrice nous conte ici une sublime histoire d'amour qui défie le temps. » Alexandra, de @mes\_evasions\_litteraires

« Un voyage dans le temps, une intrigue prenante, un soupçon de magie et beaucoup d'amour : le combo parfait pour un roman touchant et addictif. »  
Floriane, de @les\_lectures\_de\_flofloenaël

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur [www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston](http://www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston)

Titre original : *What the Wind Knows*  
Copyright © Amy Harmon, 2019  
*This edition is made possible under a license arrangement  
originating with Amazon Publishing, www.apub.com.*

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-622-6

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux  
des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisis-  
sons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages  
soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Amy Harmon

CE QUE MURMURE  
LE VENT

*Roman*

Traduit de l'anglais par Laurent Bury





*Avançons en conteurs de contes, et saisissons sans  
peur toutes les proies auxquelles aspire notre cœur.  
Tout existe, tout est vrai, et la terre n'est qu'un  
peu de poussière sous nos pieds.*

W. B. Yeats





## PROLOGUE

*Novembre 1976*

— **G**RAND-PÈRE, PARLE-MOI DE TA MÈRE.  
Il m'a caressé la tête sans un mot, et pendant un long moment j'ai cru qu'il ne m'avait pas entendue.

— Elle était belle. Elle avait les cheveux noirs, les yeux verts, exactement comme toi.

— Elle te manque ?

Des larmes ont roulé de mes yeux et ont mouillé son épaule, sous ma joue. Ma mère me manquait terriblement.

— Plus maintenant, m'a consolée mon grand-père.

— Pourquoi ?

Tout à coup, j'étais en colère contre lui. Comment pouvait-il la trahir ainsi ? C'était son devoir de la regretter.

— Parce qu'elle est encore avec moi.

Cela m'a fait sangloter encore plus fort.

— Chut, Annie. Calme-toi. Si tu pleures, tu n'entendras pas.

— Entendre quoi ?

J'ai dégluti, un peu détournée de mon angoisse.

— Le vent. Il chante.

Je me suis ressaisie, ai redressé un peu la tête, et j'ai tendu l'oreille pour saisir ce que mon grand-père écoutait.

— Je n'entends rien.

— Écoute mieux. Peut-être qu'il chante pour toi.

Les rafales hurlaient, poussant contre la fenêtre de ma chambre.

— J'entends le vent, ai-je avoué en laissant le bruit me bercer. Mais sa chanson n'est pas très jolie. On dirait plutôt qu'il crie.

— Le vent essaye peut-être d'attirer ton attention. Il a peut-être quelque chose de très important à te dire, a-t-il murmuré.

— Il ne veut pas que je sois triste ? ai-je suggéré.

— Exactement. Quand j'étais petit, que j'avais ton âge, j'étais très triste, moi aussi, et quelqu'un m'a dit que tout irait bien parce que le vent savait déjà.

— Savait déjà quoi ?

Mon grand-père a chanté un passage d'une chanson que je ne connaissais pas, d'une voix à la fois chaude et sonore.

— *Le vent et les vagues se souviennent encore de lui...*

Il s'est arrêté brusquement, comme s'il ne se rappelait plus la suite.

— Se souviennent encore de qui ? ai-je insisté.

— De tous ceux qui ont vécu. L'eau et le vent savent déjà, a-t-il dit tout bas.

— Savent quoi ?

— Tout. Le vent que tu entends est le même qui souffle depuis toujours. La pluie qui tombe est la même. Ça recommence sans arrêt, ça tourne en rond, comme

un cercle immense. Le vent et les vagues sont là depuis la nuit des temps. Les pierres et les étoiles aussi. Mais les pierres ne parlent pas, et les étoiles sont trop loin pour nous dire ce qu'elles savent.

— Elles ne nous voient pas.

— Non, sans doute pas. Mais le vent et l'eau connaissent tous les secrets de la Terre. Ils ont vu et entendu tout ce qui a été fait et dit. Et si tu écoutes, ils te raconteront les histoires et te chanteront les chansons. L'histoire de tous les gens qui ont vécu. Des millions et des millions de vies. Des millions et des millions d'histoires.

— Ils connaissent mon histoire ? ai-je demandé, stupéfaite.

— Oui, a chuchoté mon grand-père dans un soupir, souriant à mon visage renversé.

— Et la tienne aussi ?

— Oui, Annie. Nos histoires vont ensemble, fillette. La tienne est spéciale. Il faudrait ta vie entière pour la raconter. Notre vie à tous les deux.



## Écrits éphémères

*Ah, ne regrette pas la fatigue, a-t-il dit,  
Car bien d'autres amours ici-bas nous attendent ;  
Aime toujours et hais sans te plaindre un instant.  
Nous avons devant nous l'éternité ; nos âmes  
Sont tout amour, perpétuel adieu.*

W. B. Yeats

*Juin 2001*

**O**N DIT QUE L'IRLANDE est bâtie sur ses histoires. Les fées et la sagesse populaire habitent l'Irlande depuis bien plus longtemps que les Anglais, ou même que saint Patrick et les curés. Mon grand-père, Eoin Gallagher (son prénom se prononce « Owen », et on ne fait pas sonner le second « g » dans son nom), aimait surtout les histoires, et il m'a transmis cette passion, car c'est à travers les contes et les légendes

que nous maintenons en vie nos ancêtres, notre culture et notre passé. Nous transformons les souvenirs en récits, sans quoi nous les perdons. Quand les histoires s'en vont, les gens disparaissent aussi.

Enfant, déjà, j'étais fascinée par le passé, j'aurais voulu connaître l'histoire des gens qui avaient vécu avant moi. C'était peut-être parce que j'avais très tôt été confrontée au deuil et à la perte, mais je savais qu'un jour, moi aussi je partirais, et que personne ne se rappellerait que j'avais existé. Le monde oublierait forcément. Il continuerait, se libérant de ceux qui avaient vécu, renonçant à l'ancien pour accueillir le neuf. C'était tragique et je ne pouvais le supporter, c'était la tragédie des vies qui commencent et prennent fin sans que personne s'en souvienne.

Eoin est né dans le comté de Leitrim en 1915, neuf mois avant la fameuse Insurrection de Pâques qui a changé l'Irlande à tout jamais. Ses parents – mes arrière-grands-parents – sont morts dans ce soulèvement, et Eoin est devenu orphelin sans les avoir connus. Nous nous ressemblons en cela, mon grand-père et moi – nous avons tous les deux perdu nos parents très jeunes –, et sa perte se transforme en la mienne, la mienne devient la sienne. Je n'avais que six ans quand mes parents sont morts. J'étais une petite fille trop silencieuse et à l'imagination débordante, quand Eoin est arrivé, m'a sauvée et m'a élevée.

Quand j'avais du mal à trouver mes mots, mon grand-père me tendait un papier et un stylo.

— Si tu n'arrives pas à les dire, écris-les. Ils dureront plus longtemps comme ça. Écris tous tes mots, Annie. Écris-les et donne-leur un endroit où aller.

C'est ce que j'ai fait.

Mais cette histoire ne ressemble à aucune de celles que j'ai racontées ou que j'ai écrites. C'est l'histoire de ma famille, inscrite dans mon passé, gravée dans mon ADN,

imprimée dans ma mémoire. Tout a commencé – s'il y eut un commencement – alors que mon grand-père était mourant.

\*\*\*

— Il y a un tiroir fermé à clef dans mon bureau, a dit mon grand-père.

— Oui, je sais.

C'était pour le taquiner, comme si j'avais déjà essayé de fracturer ce tiroir fermé. En réalité, je n'en savais rien. Cela faisait longtemps que je n'habitais plus chez Eoin, à Brooklyn, et cela faisait encore plus longtemps que je ne l'avais plus appelé « Grand-père ». Il était juste « Eoin » désormais, et ses tiroirs fermés à clef ne me regardaient pas.

— Pas de ça, fillette, a grondé Eoin, répétant une formule que j'avais entendue mille fois dans ma vie. La clef est sur mon trousseau. La plus petite. Tu vas me la chercher ?

J'ai fait ce qu'il demandait, en suivant ses instructions, et j'ai pris ce que contenait le tiroir. Une grande enveloppe brune posée sur une boîte remplie de lettres, des centaines de lettres, bien rangées en liasses. Je les ai regardées un instant, et j'ai remarqué qu'aucune d'entre elles ne semblait avoir été ouverte. Une date était écrite en tout petit dans le coin de chacune, et c'était tout.

— Apporte-moi la grande enveloppe, a ordonné Eoin sans lever la tête de son oreiller.

Au cours du mois dernier, il était devenu si faible qu'il quittait rarement son lit. J'ai posé la boîte de lettres, j'ai pris l'enveloppe et je suis retournée dans sa chambre.

J'ai ouvert l'enveloppe et l'ai renversée avec précaution. Une poignée de photos et un petit livre relié en

cuir sont tombés sur le lit. Un bouton de cuivre, dont le dessus avait été usé et terni par le temps, a roulé en dernier, et j'ai ramassé cet objet innocent.

— Eoin, qu'est-ce que c'est ?

— Ce bouton a appartenu à Seán Mac Diarmada, a-t-il répondu d'une voix râpeuse, l'œil brillant.

— Le révolutionnaire ?

— En personne.

— Comment as-tu fait pour l'avoir ?

— On me l'a donné. Retourne-le. Ses initiales sont gravées dessus, tu vois ?

J'ai tenu le bouton devant la lumière. Effectivement, un minuscule *S* suivi d'un *McD* barrait la surface.

— Le bouton vient de son manteau, a commencé Eoin.

Mais je connaissais cette histoire. J'avais consacré plusieurs mois à des recherches, quand j'essayais de me familiariser avec l'histoire irlandaise pour un roman auquel je travaillais.

— Il a sculpté ses initiales sur les boutons de son manteau et sur quelques pièces de monnaie qu'il a données à sa fiancée, Min Ryan, avant d'être fusillé par un peloton d'exécution parce qu'il avait participé à l'Insurrection, ai-je répliqué, impressionnée par ce minuscule fragment de l'Histoire que je tenais dans ma main.

— C'est exact, a confirmé Eoin, un petit sourire aux lèvres. Il venait du comté de Leitrim, où je suis né et où j'ai grandi. Il parcourait le pays pour créer des antennes locales de la Fraternité républicaine irlandaise. C'est grâce à lui que mes parents se sont engagés dans la lutte.

— Incroyable. Tu devrais le faire authentifier et le mettre en lieu sûr. Ce bouton doit valoir une petite fortune.

— Il est à toi, maintenant, fillette. À toi de décider ce qui lui arrivera. Promets-moi seulement de ne pas le



donner à quelqu'un qui ne comprendrait pas ce qu'il représente.

Mon regard a croisé le sien, et mon enthousiasme est retombé. Eoin paraissait si fatigué. Il paraissait si vieux. Et je n'étais pas prête à le voir s'en aller – pas encore.

— Mais... je ne suis pas sûre de comprendre, Eoin, ai-je murmuré.

— De comprendre quoi ?

Je voulais le faire parler, le tenir éveillé, et je me suis précipitée pour combler le vide que sa lassitude laissait en moi.

— Ce qu'il représente. J'ai lu des tas de livres sur l'Irlande, des biographies, des témoignages, des recueils d'articles, des journaux intimes. J'ai passé six mois à faire des recherches. J'ai tellement d'informations en tête que je ne sais pas quoi en faire. Après l'Insurrection de Pâques 1916, toute cette histoire n'est qu'un grand pêle-mêle d'accusations et de reproches. Il n'y a aucun consensus.

Eoin a éclaté d'un rire fragile, sans joie.

— Ça, ma chérie, c'est l'Irlande.

— Ah oui ?

C'était triste. Décourageant.

— Beaucoup d'opinions et très peu de solutions. Et toutes les opinions du monde ne changeront pas le passé, a soupiré Eoin.

— Je ne sais pas quelle histoire je vais raconter. Dès que j'arrive à me faire un avis, une autre perspective me replonge dans le doute. J'ai l'impression que je ne m'en sortirai jamais.

— C'est aussi l'impression qu'avaient les Irlandais. Voilà une des raisons qui m'ont poussé à partir.

La main d'Eoin avait trouvé le livre à la couverture de cuir usée, et le caressait comme il me caressait la tête

quand j'étais enfant. Pendant un moment nous sommes restés muets, perdus dans nos pensées.

— Elle te manque ? L'Irlande te manque ?

C'était une chose dont nous ne parlions pas. Ma vie – notre vie ensemble – se déroulait en Amérique, dans une ville aussi vivante et vibrante que les yeux bleus d'Eoin. Je ne savais presque rien de la vie de mon grand-père avant moi, et il n'avait jamais exprimé le désir de m'éclairer.

— Ses habitants me manquent. Son odeur et ses champs verts. La mer me manque, et... son intemporalité. L'Irlande est intemporelle. Elle n'a pas tellement changé. N'écris pas un livre sur l'histoire de l'Irlande, Annie. Il y en a déjà beaucoup. Écris une histoire d'amour.

— Il me faut quand même un contexte, Eoin, ai-je protesté en souriant.

— Oui, c'est vrai. Mais ne laisse pas les faits historiques te détourner des gens qui les ont vécus.

Eoin a pris l'une des photos et, d'une main tremblante, l'a approchée de son visage pour mieux l'examiner.

— Il y a des chemins qui vous brisent inévitablement le cœur, des actes qui vous dérobent votre âme ; vous errez alors à sa recherche, pour tâcher de retrouver ce que vous avez perdu, a-t-il murmuré.

On aurait dit qu'il citait une phrase qu'il avait entendue autrefois, qui avait résonné en lui. Il m'a tendu la photographie.

— Qui est-ce ? ai-je demandé en contemplant la femme qui me dévisageait furieusement.

— Ton arrière-grand-mère, Anne Finnegan Gallagher.

— Ta mère ?

— Oui.

— Je lui ressemble ! me suis-je exclamée, ravie.

Ses vêtements et sa coiffure faisaient d'elle une créature exotique, mais le visage qui me fixait par-delà les décennies aurait pu être le mien.

— C'est vrai. Tu lui ressembles. Beaucoup.

— Elle a un regard intense, ai-je fait remarquer.

— Sourire, ça ne se faisait pas, à cette époque-là.

— Jamais ?

— Si, parfois, a-t-il gloussé, mais pas sur les photos. On se donnait beaucoup de mal pour avoir l'air plus digne que dans la vie. Tout le monde voulait être un révolutionnaire.

— Et là, c'est mon arrière-grand-père ?

J'ai montré du doigt l'homme qui se tenait à côté d'Anne sur la photo suivante.

— Oui. Mon père, Declan Gallagher.

L'image jaunie avait préservé la jeunesse et la vitalité de Declan Gallagher. Je me suis tout de suite prise d'affection pour lui et j'ai éprouvé une étrange douleur dans ma poitrine. Declan Gallagher n'était plus, je ne le rencontrerais jamais.

Eoin m'a tendu une autre photographie, où figuraient sa mère, son père et un homme que je n'ai pas reconnu.

— Qui est-ce ?

L'inconnu était habillé comme Declan, en costume trois-pièces, un gilet ajusté visible entre les revers de sa veste. Il avait les mains dans les poches. Courts sur les côtés et plus longs sur le dessus, ses cheveux plaqués en arrière formaient des vagues soignées. Bruns ou noirs, impossible de le dire. Il plissait légèrement le front, comme s'il n'était pas à l'aise devant l'objectif.

— C'est le Dr Thomas Smith, le meilleur ami de mon père. Je l'aimais presque autant que je t'aime toi. Il était comme un père pour moi.

Eoin avait pris une voix douce, il battait des paupières et ses yeux se sont à nouveau fermés.

— Vraiment ? me suis-je étonnée, car Eoin ne m'avait jamais parlé de lui. Pourquoi tu ne m'as jamais montré ces photos, Eoin ? Je n'en avais vu aucune.

— Il y en a d'autres.

Il n'a pas tenu compte de ma question, comme si expliquer lui aurait demandé trop d'énergie.

Je suis passée à la suivante.

C'était Eoin enfant, les yeux grands ouverts, le visage constellé de taches de rousseur, les cheveux sagement peignés. Culotte courte et chaussettes montantes, gilet et petite veste de costume. Il tenait une casquette dans ses mains. Derrière lui, une femme à la mine sévère avait posé les mains sur ses épaules. Elle aurait pu être jolie, mais elle semblait trop méfiante pour sourire.

— Qui est-ce ?

— Ma grand-mère, Brigid Gallagher. La mère de mon père. Je l'appelais Nana.

— Quel âge avais-tu ?

— Six ans. Ce jour-là, Nana était très mécontente de moi. Je n'avais pas envie de me laisser photographier avec le reste de ma famille. Mais elle a exigé un portrait de nous deux seulement.

— Et celle-ci ? ai-je dit en prenant une autre photographie. Parle-moi de celle-ci. C'est ta mère, elle a les cheveux plus longs, et là, c'est le docteur, non ?

Mon cœur palpitait alors que je contemplais cette autre image. Thomas Smith se penchait vers la femme à côté de laquelle il se trouvait, comme si au dernier moment il avait été incapable de résister. Elle aussi baissait les yeux, un sourire secret sur les lèvres. Ils ne se touchaient pas, mais on les sentait très proches l'un

de l'autre. Et il n'y avait personne d'autre sur cette photo étonnamment naturelle pour l'époque.

— Ce Thomas Smith... il était amoureux de ta mère ? ai-je balbutié, le souffle court.

— Oui... et non, a répondu tout bas Eoin.

Je l'ai regardé en fronçant les sourcils.

— Drôle de réponse !

— C'est la vérité.

— Mais elle était mariée... Et tu as dit qu'il était le meilleur ami de Declan.

— Oui.

Eoin a soupiré.

— Oh là là, il y a une histoire là-derrrière, ai-je ricané.

— En effet. (Il a fermé les yeux, la bouche tremblante.) Une histoire merveilleuse. J'y repense chaque fois que je te vois.

— Alors c'est bien, non ? C'est bon, les souvenirs.

— Oui, c'est bon, les souvenirs.

Mais les mots lui ont arraché une grimace, et il s'est agrippé aux couvertures.

— Ça remonte à quand, ton dernier antalgique ? ai-je questionné d'une voix tranchante.

J'ai lâché les photos et je me suis précipitée vers les pilules empilées dans sa salle de bains. Les mains fébriles, j'ai secoué le tube pour en faire tomber une, j'ai rempli un verre d'eau, puis j'ai relevé la tête d'Eoin pour l'aider à boire. J'avais voulu qu'il soit à l'hôpital, entouré de gens capables de veiller sur lui. Il avait préféré rester à la maison avec moi. Il avait passé sa vie dans les hôpitaux, à soigner les malades et les mourants. Quand on lui avait diagnostiqué un cancer, six mois auparavant, il avait calmement annoncé qu'il refusait tout traitement. Quand je l'avais supplié, en larmes, il avait accepté une seule concession : gérer sa douleur.

— Il faut que tu y retournes, fillette, a-t-il fini par dire. La pilule rendait sa voix rêveuse et douce. J'avais le cœur lourd.

— Où ça ?

— En Irlande.

— Que j'y retourne ? Eoin, je n'y suis jamais allée. Rappelle-toi.

— Moi aussi il faut que j'y retourne. Tu m'emmèneras ?

— Depuis que je suis née, j'ai envie d'aller en Irlande avec toi. Tu le sais bien. Quand voudrais-tu ?

— Quand je serai mort, tu me ramèneras.

Je sentais dans ma poitrine une douleur palpable, mordante, qui me tirait, et je m'acharnais à la combattre, à l'anéantir, mais elle se développait comme les cheveux de Méduse, ses mèches tentaculaires se dressaient et surgissaient de mes yeux sous la forme de ruisseaux de larmes brûlantes.

— Ne pleure pas, Annie, a dit Eoin si faiblement que je me suis efforcée de refouler mes larmes, au moins pour lui épargner ce désarroi. Toi et moi, c'est sans fin. Quand je mourrai, tu rapporteras mes cendres en Irlande et tu les disperseras au milieu du Lough Gill.

— Des cendres ? Au milieu d'un lac ? (J'ai essayé de sourire.) Tu ne veux pas plutôt être enterré près d'une église ?

— L'église n'en veut qu'à mon argent, mais j'espère que Dieu accueillera mon âme. Ce qui restera de moi a sa place en Irlande.

Comme le vent secouait les fenêtres, je me suis levée pour tirer les rideaux. La pluie fouettait les vitres, un orage de fin de printemps qui menaçait la côte est depuis le début de la semaine.

— Le vent hurle comme le chien de Culann, a murmuré Eoin.

— J'adore cette histoire !

Je me suis assise à son chevet. Ses yeux étaient clos, mais il a continué à parler, songeant tout haut, comme s'il se souvenait.

— Tu m'as raconté l'histoire de Cú Chulainn, Annie. J'avais peur, et tu m'as laissé dormir dans ton lit. Le docteur a veillé toute la nuit. J'entendais le chien dans le vent.

— Eoin, je ne t'ai pas raconté l'histoire de Cú Chulainn. C'est toi qui me l'as racontée. Si souvent. C'est toi qui racontais.

J'ai remonté ses couvertures. Il m'a pris la main.

— Oui. Je te l'ai racontée. Tu me l'as racontée. Et tu me la rediras. Seul le vent sait ce qui vient réellement en premier.

Il a perdu connaissance tandis que je lui tenais la main. J'écoutais l'orage, perdue dans mes souvenirs. J'avais six ans quand Eoin est devenu mon tuteur, mon guide. Il m'a serrée dans ses bras alors que je pleurais des parents qui ne reviendraient pas. J'aurais tant voulu qu'il puisse à nouveau me tenir contre lui, que nous puissions tout recommencer, ou au moins l'avoir avec moi pendant toute une vie encore.

— Comment vais-je vivre sans toi, Eoin ?

— Tu n'as plus besoin de moi. Tu es grande, maintenant, a-t-il murmuré.

J'ai sursauté. Je le croyais profondément endormi.

— J'aurai toujours besoin de toi !

Ses lèvres se sont remises à trembler, il reconnaissait l'amour que mes mots traduisaient.

— Nous serons à nouveau réunis, Annie.

Cette phrase m'a étonnée, car Eoin n'avait jamais été croyant. Bien qu'élevé par une grand-mère très pieuse, il avait laissé la religion derrière lui en quittant l'Irlande

à dix-huit ans. Il avait exigé que je fasse mes études dans une école catholique de Brooklyn, mais mon éducation religieuse n'était pas allée plus loin.

— Tu le crois vraiment ?

— Je le sais, a-t-il dit en rouvrant ses paupières lourdes pour porter sur moi un regard solennel.

— Moi pas. Je ne sais pas. Je t'aime tant, et je ne suis pas prête à te laisser partir.

Je pleurais pour de bon, je ressentais déjà la perte, ma solitude, et les années sans lui qui s'étendaient devant moi.

— Tu es belle. Intelligente. Riche. (Il a eu un petit rire.) Et tu y es arrivée toute seule. Toi et tes histoires. Je suis si fier de toi, fillette. Si fier. Mais tu n'as pas de vie en dehors de tes livres. Tu n'as pas d'amour. (Ses yeux se sont embrumés et il a scruté l'espace derrière ma tête.) Pas encore. Promets-moi de retourner au pays, Annie.

— Je te le promets.

Et ensuite il s'est endormi, mais pas moi. Je suis restée près de lui, j'avais soif de sa présence, des paroles qu'il pourrait prononcer, du réconfort qu'il me procurait toujours. Quand il s'est à nouveau réveillé, la douleur le faisait haleter, et je l'ai aidé à avaler une autre pilule.

— Je t'en prie. Je t'en prie, Annie. Tu dois y retourner. J'ai terriblement besoin de toi. Nous avons tous les deux besoin de toi.

— De quoi parles-tu, Eoin ? Je suis là. Qui a besoin de moi ?

Il délirait, emporté par la souffrance, au-delà de la conscience, et je ne pouvais que lui tenir la main en faisant semblant de comprendre.

— Rendors-toi, Eoin. La douleur sera plus facile à supporter.



— N'oublie pas de lire le livre. Il t'aimait. Il t'aimait tant. Il attend, Annie.

— Mais qui, Eoin ?

Je ne pouvais retenir mes larmes, qui coulaient sur nos mains entrelacées.

— Il me manque. Ça fait si longtemps.

Il a poussé un profond soupir, sans que jamais ses yeux ne se rouvrent. Ce qu'il voyait se trouvait dans sa mémoire, dans sa souffrance, et je l'ai laissé errer ainsi jusqu'à ce que les mots marmonnés ne soient plus qu'un souffle superficiel, un rêve agité.

La nuit a pris fin, le jour s'est levé, mais Eoin ne s'est plus réveillé.

*2 mai 1916*

*Il est mort. Declan est mort. Dublin est en ruines. Seán Mac Diarmada attend le peloton d'exécution à la prison de Kilmainham, et je ne sais pas ce qu'est devenue Anne. Et pourtant je suis là, je remplis les pages de ce livre comme si cela allait les faire revenir tous. Chaque détail est une blessure, mais ce sont des blessures que je me sens forcé de rouvrir, d'examiner, au moins pour trouver un sens à tout cela. Et un jour, le petit Eoin aura besoin de savoir ce qui s'est passé.*

*J'avais l'intention de me battre. J'ai commencé le lundi de Pâques un fusil à la main, puis je l'ai posé pour ne jamais le reprendre. Depuis le moment où nous avons pris d'assaut la Poste centrale, je me suis retrouvé dans le sang jusqu'aux coudes, dans la panique du poste de secours improvisé. Il n'y avait pratiquement aucune organisation mais beaucoup d'excitation, et pendant les premiers jours, tout le monde était un peu perdu. Mais je savais panser les plaies et étancher*

le sang. Je savais fabriquer une attelle et retirer une balle. Pendant cinq jours, sous les bombardements incessants, c'est ce que j'ai fait.

J'ai vécu ces jours comme dans un rêve, sans jamais me reposer, si fatigué que j'aurais pu dormir debout, la tête oscillant au rythme des tirs d'artillerie. Je n'arrivais pas à croire à ce qui se passait. Declan était euphorique, et Anne a eu les larmes aux yeux quand la canonnière a commencé à tirer dans Sackville Street, comme si le recours à de telles armes consolidait nos rêves de révolution. Elle était sûre que les Anglais nous écoutaient enfin. J'hésitais entre l'orgueil nationaliste et le désespoir, entre mes vieux rêves de soulèvement irlandais et l'anéantissement pur et simple qui nous était infligé. Je savais que c'était futile, mais l'amitié ou la loyauté m'obligeait à participer, même si mon rôle se limitait à veiller à ce que les rebelles – cet assemblage hétérogène d'idéalistes et de fatalistes – aient quelqu'un pour s'occuper de leurs blessés.

Declan avait fait promettre à Anne de rester à l'écart du danger. Elle, Brigid et le petit Eoin étaient terrés dans ma maison de Mountjoy Square lorsque Declan et moi avons rejoint les Volontaires de la milice qui défilaient dans les rues, désireux d'accomplir notre révolution. Le mercredi, Anne a retrouvé Declan à la Poste centrale, elle a donné un coup de pied dans une fenêtre et a grimpé par-dessus les éclats de verre pour l'atteindre. Elle n'avait même pas remarqué le sang qui coulait d'une entaille à sa jambe et à sa main gauche, jusqu'au moment où je l'ai obligée à s'asseoir pour que je m'en occupe. Elle a dit à Declan que s'il devait mourir, elle mourrait avec lui. Il a eu beau se mettre en rage et menacer, elle a fait la sourde oreille et s'est rendue utile en tant que messagère entre la Poste et l'usine Jacob's, puisque personne ne voulait lui donner d'arme. Les femmes étaient bien plus libres de se déplacer sans qu'on les interroge ou qu'on leur tire dessus. Je ne sais à quel moment la chance l'a abandonnée. La dernière fois que

*je l'ai vue, c'était vendredi matin, quand le feu longéant les deux côtés d'Abbey Street a rendu inévitable de quitter la Poste centrale.*

*J'avais commencé à évacuer les blessés vers l'hôpital de Jervis Street avec une civière empruntée à un ambulancier des premiers secours. Il m'avait aussi remis trois brassards de la Croix-Rouge pour que nous ne soyons pas visés ou arrêtés. Connolly avait la cheville fracturée, mais il ne voulait pas partir. Je l'ai laissé aux mains de Jim Ryan, un étudiant en médecine qui était là depuis mardi. J'ai fait trois fois l'aller-retour avant que la nuit tombe et que les barricades nous empêchent de revenir, avec les deux Volontaires qui m'accompagnaient, des jeunes gens de Cork venus à Dublin pour participer au combat. J'ai dit aux garçons de s'en aller. À pied, tout de suite. La rébellion était finie, et leur famille aurait besoin d'eux. Puis je suis retourné à l'hôpital et j'ai trouvé un coin inoccupé, j'ai roulé ma veste en guise d'oreiller et je me suis écroulé. Une infirmière m'a réveillé, certaine que le bâtiment allait être évacué à cause des flammes qui m'avaient suivi depuis la Poste centrale. Je me suis rendormi, trop épuisé pour m'en soucier. Quand j'ai repris connaissance, l'incendie avait été maîtrisé, et les forces rebelles avaient capitulé.*

*Quand les soldats anglais sont venus chercher les insurgés, le personnel de l'hôpital leur a dit que j'étais chirurgien et j'ai miraculeusement échappé à la détention. J'ai passé le reste de la journée à m'occuper des mourants et des morts dans Moore Street, où quarante hommes avaient tenté de s'assurer une ligne de retraite pour sortir de la Poste en flammes. Les forces de Sa Majesté avaient tiré dans le tas, sans distinction entre rebelles et civils. Des femmes, des enfants et des vieillards avaient été pris dans la fusillade, et leur visage était couvert de suie. Des mouches volaient autour de leur tête, parfois défigurée par l'incendie. Au plus profond de mon cœur, je ne pouvais m'empêcher de me sentir en partie responsable. Combattre pour*